

Sur Isaïe 45,1.4-6

La divine Écriture désigne sous le nom d'« oints », non seulement ceux qui sont consacrés par l'onction, mais aussi ceux qui ont été mis à part par le Dieu de l'univers pour quelque nécessité. C'est ainsi qu'en faisant mention des Patriarches qui ont vécu à une époque antérieure à la Loi, il a dit : « Ne touchez pas à mes oints » (Ps 105,15). Ici, en tout cas, il a donné à Cyrus le nom d'oint, pour enseigner que c'est lui qui l'a élu comme roi, de façon à ruiner l'empire des Babyloniens, à mettre fin à la captivité des Juifs et à reconstruire le Temple de Dieu.

Théodoret de Cyr, *Commentaire sur Isaïe*, 14, n. 72-81

« Ainsi, dit le Seigneur Dieu à mon oint, au Seigneur (cité sous la même forme par Pseudo-Barnabé, XII,11) : 'Celui que j'ai pris par la droite pour que les Gentils obéissent devant lui' » (Is 45,1). Le prophète Isaïe dit comment le Fils de Dieu est appelé aussi le Christ et roi des Gentils, c.à.d. de tous les hommes. Et qu'il soit dit et soit Fils de Dieu et roi de tous, c'est ce que dit David : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils ; je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi et je te donnerai les Gentils pour ton héritage » (Ps 2,7-8 ; Ac 13,33). Ce n'est pas à l'adresse de David que cela a été dit, car il n'a pas exercé son pouvoir sur les Gentils ni sur l'univers, mais seulement sur les Juifs. Il est donc clair que la promesse faite au oint de régner sur les extrémités de la terre est propre au Fils de Dieu que David lui-même confesse comme son Seigneur ... Et puisque David dit : « Le Seigneur m'a dit », il faut affirmer que ce n'est ni David ni aucun autre des prophètes qui parle de son propre chef, car ce n'est pas un homme qui dit les prophéties, mais c'est l'Esprit de Dieu qui, prenant lui-même une figure et une forme semblables aux personnages présents, s'exprimait chez les Prophètes, et discourait tantôt au nom du Christ, tantôt au nom du Père.

Saint Irénée de Lyon, *Démonstration de la prédication apostolique*, n. 49

L'idée de l'unité de Dieu ne saurait être plus fortement exprimée que dans Is 45,5-7, puisque l'auteur va jusqu'à attribuer à Dieu les ténèbres, et aussi les maux qui s'opposent au bonheur terrestre, audacieux défi jeté à la religion du dualisme (celle des Perses) ... Il est dit : « Nul n'existe en dehors de Dieu ». Cette phrase est dépourvue de signification, si l'on se place dans le cadre de la création ; car sur le plan de l'Unité parfaite, la création n'a pas d'existence effective. Du fait de la création, la vérité selon laquelle « nul n'existe en dehors de Lui » a perdu sa valeur absolue et n'a plus qu'un caractère relatif. Or, l'existence de la création ne peut se vérifier qu'au cœur de la création, après que ce caractère relatif de l'unité se soit manifesté. L'existence de l'univers est, en conséquence, nécessairement relative. Pour cette raison, il est dit : « Nul ne saurait Me voir et vivre » (Ex 33,20). Concevoir l'existence de la parfaite Unité reviendrait, pour la créature, à supprimer son « moi » d'être créé, et par là elle s'interdirait d'être. L'essence même de la créature se définit précisément par le fait de se sentir un individu distinct du Créateur, béni soit-il. Si l'être créé pouvait, ne fût-ce qu'un instant, concevoir la parfaite Unité, il sortirait, de ce fait, du cadre de la création et cesserait d'être ... Même avec notre raison, il nous est pratiquement impossible de percevoir cette Unité ; à plus forte raison nous sera-t-il difficile de l'assimiler profondément. La connaissance de l'homme sera donc toujours limitée et relative. Elle ne peut intervenir qu'au sein du créé, eu égard à l'entendement humain qui est, lui aussi, créé. L'individu n'atteindra donc qu'une vérité relative, chacun en fonction de ses possibilités morales et intellectuelles ... Et, si le Créateur nous a doués d'intelligence, c'est pour que nous remplissions notre rôle dans ce monde. Telle est la valeur de notre connaissance.

Elie-Eliezzer Dessler, *Mikhtav Mé-Eliabou*, tome 3, p. 256-257 ; dans Lionel Cohen, *L'âme juive*, Fond Sefer, Paris, 1970, p. 24, 25-26.

Sur 1 Thessaloniens 1,1-5b

Si l'héroïsme montre ce que peut l'homme, la sainteté montre ce que peut Dieu. Et c'est pourquoi aucune disposition humaine ne conditionne la sainteté ; elle ne demande que la foi. C'est là déjà ce qui frappait Origène et Augustin. Le martyre et la sainteté leur paraissaient des preuves éminentes de la transcendance du Christianisme, parce qu'elles étaient l'expression d'une « dynamis », d'une puissance de Dieu agissant dans le monde. Or c'est déjà par là que St Paul définissait l'Évangile (1Thess 1,1-5) ... Le Christianisme n'est pas un effort de l'homme vers Dieu. Il est une puissance divine accomplissant dans l'homme ce qui est au-dessus de l'homme ; et à quoi l'effort de l'homme sera seulement une réponse, c'est le second trait de sa transcendance.

Jean Daniélou, *Essai sur le mystère de l'histoire*, Seuil, Paris, 1953, p. 113

Là où se trouvent la foi pieuse et une vie irréprochable, là est aussi la puissance du Christ ; et là où se trouve la puissance du Christ, là est aussi la déroute de tout mal ainsi que de la mort qui nous dérobe la vie. Car les vices n'ont pas en eux un pouvoir qui soit assez grand pour faire obstacle à la puissance souveraine ; mais ils se développent tout naturellement dans la désobéissance aux commandements. C'est ce qu'éprouva jadis le premier homme, et ce qu'éprouvent maintenant tous ceux qui imitent sa désobéissance par un choix délibéré. Au contraire, ceux qui s'approchent de l'Esprit avec une disposition droite, et gardent la foi avec pleine certitude, sont purifiés par la puissance même de l'Esprit, aucune tache ne restant sur leur conscience. L'Apôtre l'affirme : « Notre Évangile ne vous a pas été manifesté en discours seulement, mais aussi dans la puissance et dans l'Esprit saint, et en plein épanouissement » (1 Thess 1,5). Et encore : « Que votre esprit, votre âme et votre corps soient gardés irréprochables pour l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ » (1 Thess 5,23), lui qui par le baptême a procuré le gage de la résurrection à ceux qu'il rend dignes, afin que le talent confié à chacun lui obtienne par son labeur la richesse invisible.

Saint Grégoire de Nysse, *Le but divin*, I

Sur Matthieu 22,15-21

Jean Chrysostome – Ainsi que si quelqu'un en voulant mettre un frein à la violence d'une eau courante lui oppose un obstacle, cette eau arrêtée d'un côté cherche à se répandre de l'autre ; ainsi la méchanceté des Juifs chassée d'une part cherche ailleurs une autre issue. « Alors les pharisiens s'en allant, etc. » Ils s'enfuient vers les hérodiens. Tel conseil, tels conseillers. « Et ils envoient leurs disciples en même temps que les hérodiens lui dire : Maître, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité. »

*La Glose*¹ – Ils viennent avec les hérodiens comme inconnus, avec des inconnus, pour le tromper plus facilement, et parce que, craignant la foule, ils n'osaient pas faire cette tentative par eux-mêmes.

Jérôme – La Judée, qui avait été conquise à la puissance romaine tout dernièrement, sous Auguste César, était devenue tributaire lorsque l'on avait fait le recensement de sa population. Or, il y avait grande division parmi le peuple, les uns disant que, pour la paix et pour la sûreté, l'on devait payer le tribut aux Romains, qui d'ailleurs portaient les armes pour la défense de la Judée, tandis que les pharisiens, qui s'applaudissaient de leur justice, s'efforçaient de persuader le peuple qu'il n'était pas soumis aux lois romaines et que, peuple de Dieu, il devait se contenter de payer la dîme, de présenter les prémices et les autres tributs marqués par la loi. Or, César Auguste avait donné pour roi, aux Juifs, Hérode, fils d'Antipater, qui était un étranger et un prosélyte², pour veiller au paiement de l'impôt et pour gouverner sous la suzeraineté de Rome. Or, les pharisiens

¹ Partie dans la Glose collatérale, partie dans la Glose interlinéaire, avec quelques changements pour la deuxième partie.

² Le mot prosélyte veut dire nouvellement arrivé dans la religion juive. On sait que tous les Pères se sont fondés sur ce fait du sceptre passant en les mains d'un étranger pour établir que c'était l'époque de l'avènement du Messie. Les Juifs n'opposent à cela que de misérables raisons.

envoient leurs disciples avec les hérodiens, qu'ils appelaient hérodiens par mépris, et qu'ils méprisaient comme s'étant soumis aux Romains et ayant déserté le culte divin.

Jean Chrysostome – Ils envoient en même temps leurs disciples avec les soldats d'Hérode, afin que, quoi qu'il [Jésus] dise, cela soit sujet à reproche. Mais ils désiraient surtout qu'il se prononçât contre les hérodiens. Craignant de le voir sous la protection de la foule, ils voulurent lui tendre un piège et le perdre en le faisant passer pour soumis à l'impôt.

Jean Chrysostome – C'est là la première hypocrisie des hypocrites de louer ceux qu'ils veulent perdre, et c'est pour cela qu'ils commencent par une louange : « Maître, nous savons que tu es vrai, etc. » Ils l'appellent maître afin que, par le désir de les avoir pour disciples, il leur ouvre, entraîné par leurs louanges et leurs hommages, le secret de son cœur.

La Glose – Il arrive qu'un homme dissimule la vérité de trois manières : d'abord par l'effet d'un défaut personnel ou parce qu'il ne connaît pas la vérité ou parce qu'il ne l'aime pas, et c'est contre une semblable supposition qu'ils s'élèvent par ces mots : « Nous savons que tu es vrai. » Ou bien, par l'effet de l'abandon de la crainte de Dieu, et c'est lorsque quelqu'un sachant la vérité sur Dieu ne l'annonce pas dans toute sa pureté. Et c'est pour exprimer qu'ils n'admettent pas une supposition semblable qu'ils disent : « Et tu montre le chemin de Dieu dans la vérité. » Ou bien, l'on peut en troisième lieu taire la vérité ou par crainte ou par amour du prochain, et c'est pour protester contre cette supposition qu'ils disaient : « Et tu ne fais acception de personne, car tu ne regardes pas aux hommes. »

Jean Chrysostome – Par ces mots ils désignaient vaguement Hérode et César.

Jérôme – Cette question caressante et trompeuse tend à faire répondre au Sauveur qu'il craint plus Dieu que César : « Dis-nous donc : que te semble-t-il ? etc. » Afin que s'il répond qu'il ne faut pas payer le tribut, les hérodiens qui sont là crient à la sédition contre le prince romain.

Jean Chrysostome – Ils savaient que d'autres avaient été mis à mort pour avoir été les auteurs d'une semblable scission³, et ils voulaient par de semblables questions jeter sur lui le danger d'un semblable soupçon.

« *Jésus qui connaissait leur malice.* »

Jean Chrysostome – Il ne répond pas par la douceur à leurs paroles extérieurement pacifiques, mais il répond avec sévérité à leur âme cruelle, car la réponse de Dieu s'adresse à la volonté et non aux paroles.

Jérôme – La première qualité d'un homme qui répond à d'autres est de connaître la pensée de ceux qui l'interrogent, et de les considérer tout d'abord non pas comme des disciples, mais comme des hommes qui veulent réprover. L'hypocrite est celui qui est d'une manière, et simule une autre manière d'être.⁴

Jean Chrysostome – Il les appelle hypocrites, afin que, reconnaissant la science qu'il avait de leur cœur, ils n'osassent pas achever ce qu'ils avaient commencé. Remarquez que les pharisiens caressent pour perdre, et que Jésus les couvre de confusion pour les sauver, car la colère de Dieu est plus utile à l'homme que la faveur de l'homme.

Jérôme – La sagesse procède toujours sagement, et de manière à confondre ses détracteurs par leurs propres discours : « Montrez-moi la monnaie du tribut, et ils lui présentèrent un denier. » Cette pièce de monnaie était comptée pour dix sesterces et elle était à l'effigie de César. Et c'est pour cela que « Jésus leur dit : De qui est cette effigie et cette suscription ? » Que ceux qui pensent que les questions de Jésus étaient chez lui un signe d'ignorance et non pas l'effet d'une intention particulière s'instruisent ici sur ce point, car il est bien incontestable que Jésus pouvait savoir quelle était l'effigie de cette pièce de monnaie. « Et ils lui disent : De César ! » Entendons par César non pas Auguste, mais Tibère, son beau-fils, sous l'empire duquel eut lieu la passion du

³ Théodas d'abord et puis Judas le Galiléen avec leurs conjurés (Ac 5, 36-37).

⁴ Tel est le sens des mots grecs qui ont tous la même racine : ὑποκρίνομαι, ὑποκρισις, ὑποκριτής

Sauveur. Tous les empereurs de Rome depuis Caius César qui avait usurpé l'empire reçurent le nom de César. Or, Jésus leur répondit : « Rendez à César ce qui est à César », c'est-à-dire la pièce de monnaie, le tribut, l'argent.

Hilaire de Poitiers – S'il n'y a en nous rien de ce qui est de César, nous ne sommes nullement obligés de lui rendre rien de ces choses qui sont siennes. Mais si nous usons des droits que protège son pouvoir, et si nous nous livrons à ce qui est de son ressort, nous n'avons aucun sujet de nous plaindre de cette obligation de rendre à César ce qui est à César. (☞ Chiara Lubich, ci-dessous).

Jean Chrysostome – Pour vous, lorsque vous entendez ces mots : « Rendez à César ce qui est à César », rappelez-vous que ces paroles n'ont été dites que de ce qui ne peut nuire en rien à la piété, car s'il en était ainsi, ce ne serait déjà plus le tribut de César, mais celui du diable. Ensuite cela a été dit afin que l'on ne puisse pas dire que le Sauveur ne se soumettait pas au pouvoir humain ; et il ajoute : « Et ce qui est de Dieu à Dieu. »

Jérôme – C'est-à-dire les décimes, les prémices, les oblations et les victimes. C'est ainsi que le Sauveur paya le tribut à César pour lui et pour Pierre, et qu'il rendit à Dieu ce qui est de Dieu en faisant la volonté de son Père.

Hilaire de Poitiers – Il faut rendre à Dieu ce qui vient de lui, le corps, l'âme et la volonté. Le tribut de César est de l'or sur lequel son image est gravée ; le tribut de Dieu est l'homme dans lequel est empreinte l'image de Dieu. Donnez donc vos richesses à César, mais gardez pour Dieu seul la conscience de votre innocence.⁵

Origène – Dans ce passage nous apprenons par l'exemple du Sauveur à ne pas nous arrêter, sous prétexte de piété, à ce que dit le grand nombre, et qu'il parait par là glorieux d'admettre, mais ce qui est convenable et selon l'ordre. Au sens moral, nous devons entendre ceci en ce sens qu'il est des choses nécessaires que nous devons au corps ainsi que l'on doit le tribut à César, tandis que nous devons faire remonter jusqu'à Dieu tout ce qui s'adresse à la nature des âmes, c'est-à-dire les choses qui tendent à la vertu. Ceux-là donc qui portent au-delà de la mesure ce qu'ils enseignent sur la Loi de Dieu, ce sont les pharisiens qui défendent de payer le tribut à César. Ce sont eux, par exemple, qui défendent le mariage et l'usage des aliments que Dieu créa. Les hérوديens sont au contraire ceux qui veulent que l'on accorde plus aux corps qu'on ne le doit. Le Sauveur veut d'abord que notre vertu ne soit pas amoindrie par ce que nous accorderons en trop à la chair, ni que notre chair ne soit accablée par cette surabondance que nous accorderions au culte des vertus. – Ou bien, le prince de ce monde appelé César est le diable : or, nous ne pouvons pas rendre à Dieu ce qui est de Dieu avant que nous ayons rendu à ce prince ce qui est à lui, c'est-à-dire avant que nous ayons déposé toute malice. Nous devons apprendre ainsi de ce passage, à ne pas négliger toute réponse contre ceux qui nous tentent et aussi à ne pas leur répondre avec trop de simplicité, mais avec quelque circonspection, afin que nous détruisions tout prétexte en ceux qui veulent un prétexte, et que nous en enseignions d'une manière compréhensible ce qui peut sauver ceux qui veulent se sauver.

Jérôme – Ceux qui auraient dû être ramenés à la foi par tant de sagesse se contentèrent de s'étonner que leur fourberie n'eût point trouvé matière à piège : « Et entendant cela, ils furent étonnés, et le laissant ils s'en allèrent », remportant et leur incrédulité et leur étonnement.

Saint Thomas d'Aquin, *Chaîne d'Or*, Vivès, T. 3, p. 67-73

Si tu livres à Dieu ce que tu as en propre, c'est-à-dire ta confiance et ton obéissance, tu recevras l'impression de son art et tu seras l'œuvre parfaite de Dieu.

Saint Irénée

Autre est l'image de Dieu, autre l'image du monde, et c'est pourquoi Paul nous avertit : « Comme nous avons porté l'image du terrestre, portons aussi l'image du céleste » (1 Cor 15,49). Le Christ ne porte pas l'image de César, car « il est l'Image de Dieu » (Col 1,15).

Saint Ambroise, *Traité sur l'Évangile de Luc*, IX, n. 34-35

⁵ Une partie de cette citation ne se retrouve plus dans saint Hilaire.

Si tu ne veux rien devoir à un roi de la terre, laisse tous tes biens et suis le Christ ...

Saint Ambroise

La réponse de Jésus renferme si bien toutes choses entre le mépris du siècle et une atteinte blessante au droit de César, qu'il décharge de tous les soucis et embarras du monde les âmes consacrées à Dieu, en décidant qu'il faut rendre à César ce qui lui appartient. Si en effet nous n'en retenons rien, le devoir de lui rendre ce qui est à lui est pour nous inexistant. Mais si nous sommes attachés à son bien, si nous recourons à son pouvoir et nous astreignons comme des mercenaires à l'administration d'un patrimoine étranger, nous ne pouvons crier à l'injustice, s'il nous faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est son bien propre, notre corps, notre âme et notre volonté. Car ceux-ci, nous les tenons de Lui par leur origine et par leurs accroissements : il est donc juste de les Lui rendre.

Saint Hilaire de Poitiers, *Sur Matthieu*, ch 23, n.2

Dieu, mes frères, nous redemande son Image, à laquelle nous avons été créés. C'est ce qu'il veut dire aux Juifs, quand ceux-ci lui présentèrent une pièce de monnaie. D'abord, ils voulaient le tenter, en disant : « Maître, est-il permis de payer le tribut à César ? », afin que s'il répondait : « C'est permis », ils puissent l'accuser de malédiction contre Israël qu'il voudrait assujettir à l'impôt et rendre tributaire sous le joug d'un roi. Que si, au contraire, il répondait : « Ce n'est pas permis », ils pourraient l'accuser de parler contre César, d'être cause qu'on refusait l'impôt qu'on lui devait puisqu'on était sous son joug. Jésus vit leur piège, comme la vérité découvre le mensonge, et il les convainquit de mensonge par leur propre bouche. Il ne les condamna pas de sa propre bouche, mais il leur fit prononcer eux-mêmes leur sentence, ainsi qu'il est écrit : « C'est sur tes paroles que tu seras justifié, et sur tes paroles que tu seras condamné » (Mt 12,37) ...

De même que César cherche son image sur une pièce de monnaie, Dieu cherche son image en ton âme. « Rends à César, dit le Sauveur, ce qui appartient à César ». Que réclame de toi César ? Son image. Mais l'image de César est sur une pièce de monnaie, l'Image de Dieu est en toi. Si la perte d'une pièce de monnaie te fait pleurer parce que tu as perdu l'image de César, faire injure en toi à l'Image de Dieu, ne sera-ce point pour toi un sujet de larmes ?

Saint Augustin, *24^e sermon*, 8, T 11, p. 468

21. « Ils lui envoyèrent leurs disciples avec les Hérodiens pour lui demander s'il fallait payer l'impôt » (Mt 22, 16-17 ; Mc 12, 13-14). Ils pensaient qu'il voulait s'emparer du royaume d'Israël, puisqu'on l'appelait fils de David. Ils voulaient voir s'il permettrait de donner l'impôt. S'il disait : « Ne le donnez pas », ils trouveraient un prétexte contre lui, l'accusant de dire qu'il était roi. Ce n'est pas pour ne pas donner l'impôt qu'ils voulaient l'interroger, mais pour le tuer. Et pour leur montrer que sa sagesse était supérieure à leur malice, et qu'il voulait la vie des hommes, il dit : « Donnez à César ce qui est à César, et payez à Dieu ce que vous lui devez ».

Saint Éphrem de Nisibe, *Commentaire du Diatessaron*, SC 121, p. 294

Nous trouvons deux questions dans l'évangile d'aujourd'hui : la première a été posée au Christ par les pharisiens, la seconde aux pharisiens par le Christ. La leur est tout entière terrestre et inspirée par le diable, la sienne tout entière céleste et divine. Celle-là est un effet de l'ignorance et de la méchanceté, celle-ci procède de la sagesse et de la bonté parfaites : « Cette effigie et cette légende, de qui sont-elles ? » Eux répondent : « De César ! ». Il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Mt 22,20-21). Il faut rendre à chacun ce qui lui revient.

Voilà une parole vraiment pleine de sagesse et de science célestes. Car elle nous enseigne qu'il y a deux sortes de pouvoir, l'un terrestre et humain, l'autre céleste et divin. Elle nous apprend que nous sommes tenus à une double obéissance, l'une aux lois humaines et l'autre aux lois divines. Il nous faut payer à César le denier portant l'effigie et l'inscription de César, à Dieu ce qui a reçu le sceau de l'image et de la ressemblance divines : « La lumière de ton visage a laissé sur nous ton empreinte, Seigneur » (cfr Ps 4,7).

Nous sommes faits « à l'image et à la ressemblance » (Gn 1,26) de Dieu. Tu es homme, ô chrétien. Tu es donc la monnaie du trésor divin, un denier portant l'effigie et l'inscription de l'empereur divin. Dès lors, je demande avec le Christ : « Cette effigie et cette légende, de qui sont-elles ? » Tu réponds : « De Dieu. » J'ajoute : « Pourquoi donc ne rends-tu pas à Dieu ce qui est à lui ? » Si nous voulons être réellement une image de Dieu, nous devons ressembler au Christ, puisqu'il est l'image de la bonté de Dieu et « l'effigie exprimant son être » (cfr He 1,3). Et Dieu « a destiné ceux qu'il connaissait par avance à être l'image de son Fils » (Rm 8,29). Le Christ a vraiment rendu à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Il a observé de la manière la plus parfaite les préceptes contenus dans les deux tables de la loi divine « en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix » (Ph 2,8), et il était orné au plus haut degré de toutes les vertus visibles et cachées.

L'évangile de ce jour met en évidence la prudence sans pareille du Christ, qui lui a fait éviter les pièges de ses ennemis par une réponse si sage et si habile. C'est là qu'apparaît également sa justice : elle inspire son enseignement quand il nous dit de rendre à chacun ce qui lui revient ; elle montre qu'il voulut lui aussi s'acquitter de l'impôt, et qu'il paya deux drachmes pour lui-même et deux pour Pierre. C'est là que se manifeste la force d'âme qui le rendit capable d'enseigner ouvertement la vérité, de dire aux Juifs en colère, sans nullement les craindre, qu'il fallait payer les impôts à César. Telle est la voie de Dieu que le Christ a enseignée avec droiture. Ainsi ceux qui ressemblent au Christ par leur vie, leur conduite et leurs vertus se modelant sur lui, rendent vraiment visible l'image de Dieu. Le renouvellement de cette image divine s'accomplit par la parfaite justice : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », à chacun ce qui lui revient.

Saint Laurent de Brindes († 1619), *22^e dim. après Pentecôte*, 2-5 ; *Opera omnia*, 8, 335.336.339-340.346

Seigneur Dieu ! Vous nous avez faits à votre image et ressemblance. « Vous êtes en nous, Seigneur », comme dans votre temple : et « votre saint nom a été invoqué sur nous » (Jr 14,9).

Ô Père, Fils et Saint-Esprit ! nous avons été baptisés en votre nom ; votre empreinte est sur nous ; votre image que vous aviez mise au dedans de nous en nous créant, y a été réparée par le baptême. Âme raisonnable, faite à l'image de Dieu, chrétien renouvelé par sa grâce, reconnais ton auteur, et à l'image que tu portes, apprends à qui tu es.

Connaître Dieu, aimer Dieu, s'estimer heureux par là : c'est ce qui s'appelle dans saint Paul, « la vie de Dieu ; dont les Gentils étaient éloignés dans leur ignorance, et l'aveuglement de leur cœur » (Eph 4,18). Car c'est par là que nous entendons que Dieu même est heureux, parce qu'il se connaît et aime lui-même : et lorsque nous l'imitons, en nous estimant heureux par sa connaissance et son amour, nous vivons de « la vie de Dieu ».

Que la connaissance de Dieu ne soit pas en nous une simple curiosité, ni une sèche méditation de ses perfections : qu'elle tende à établir en nous son saint amour : nous vivrons de la vie de Dieu, et nous rétablirons en nous son image.

Unissons-nous à la vie de Dieu, à la connaissance et à l'amour qu'il a pour lui-même : lui seul se connaît et s'aime dignement. Unissons-nous autant que nous le pouvons, à l'incompréhensible connaissance qu'il a de lui-même ; consentons de tout notre cœur aux louanges dont il est digne, que lui seul connaît : nous vivrons de sa vie, et son image sera parfaite en nous.

Tout ce que nous connaissons de Dieu, transportons-le en nous. Nous connaissons sa miséricorde : ce n'est pas assez ; imprimons ce trait en nous-mêmes : « Et soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux » (Lc 6,36). Nous admirons sa perfection : ce n'est pas assez ; imitons-la. « Soyez parfaits », dit le Sauveur, « comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5,48).

Pour se faire connaître à nous d'une manière sensible et proportionnée à notre nature, Dieu nous a envoyé son Fils, dont l'exemple est notre règle. Imitons-Le donc : « Apprenons de Lui qu'Il est doux et humble » (Mt 11,29) ; rendons-nous semblables à Lui et nous serons semblables à Dieu et nous vivrons de sa vie et son image sera rétablie en nous ; et nous parviendrons à la Vie où « nous Lui serons tout à fait semblables parce que nous Le verrons tel qu'Il est » (1Jn 3,2).

Rendons-nous donc de vrais enfants de Dieu en portant l'Image et en faisant les œuvres de notre Père.

Bossuet, *Méditations sur l'Évangile* : la dernière semaine du Sauveur, 37^e jour.

Une fois de plus, Jésus échappe à un piège des Juifs en découvrant la vérité d'une situation et d'une question. Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. A vous de juger, dit Jésus. D'ailleurs, regardez bien la pièce : elle proclame elle-même à qui elle appartient. Rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu est une opération crucifiante. Le propos de vie chrétienne n'est pas une sinécure, un jeu, une comédie, un folklore comme tant le croient et le tentent.

Abbé Édouard Stevens, *Le Chemin du Retour*, Éd. Marie Médiatrice, p. 148

Comment vivre cette Parole de Vie ? Elle nous pousse, même indirectement, à faire ou à renouveler et à vivre le choix de Dieu et la primauté de son Amour dans l'engagement social et politique et dans l'accomplissement de nos devoirs envers l'État. Elle nous aide surtout à éviter deux graves dangers opposés. L'un consiste à se méfier et à se désintéresser de l'engagement politique comme s'il s'agissait d'une chose mauvaise, d'un domaine naturellement réservé au Mal. L'autre consiste à avoir en lui une confiance exagérée qui se manifeste par une hâte excessive dans la recherche des résultats que l'engagement peut donner. Certes, le domaine politique et social doit être pénétré par l'Évangile. Mais cela ne sera possible que dans la mesure où ceux qui sont appelés à y travailler mettent Dieu à la première place et traduisent cet Amour par un vrai service de la société, en agissant avec détachement, patience et persévérance ... Pour ce qui concerne les simples citoyens, cette Parole de Vie les pousse à accomplir fidèlement leurs devoirs envers l'État et à posséder un sens des responsabilités toujours plus grand envers les biens de la collectivité ... C'est un devoir, en évitant les subterfuges et les restrictions mentales, de payer ses impôts sans lesquels l'État ne pourrait pas assurer les services dont la communauté a besoin ... C'est à Jésus, aimé dans la personne concrète de nos frères, que s'adresse, en dernière analyse, tous ces services. Nous devons être heureux d'avoir des occasions aussi variées et aussi fréquentes de les rendre.

Chiara Lubich, dans *Parole de Vie*, n° 77, octobre 84